

Les signes avaient été forts. Encore une fois, il n'avait pas souhaité les voir. Pourtant, à bien y regarder, combien son quotidien avait été riche de ces situations cocasses ! La veille de son mariage, au moment d'aller chercher la robe : impossible de descendre de la voiture, c'était là encore une pluie de grêle et de tempête qui les en empêchait, comme pour le prévenir d'un embranchement qu'il ne fallait pas prendre. Il y eut d'autres signes durant ces treize années de vie entrelacées. Treize ans, il était resté aveugle, à regarder à travers des fenêtres de verres colorés par ses manques et par ses angoisses, à forcer le destin à aller où il ne voulait pas. Seul, il n'y arriverait pas. Il luttait, il résistait. Il faisait son possible pour continuer à ne pas voir. Il s'obstinait à ne pas revenir. Et pourtant, il savait que tôt ou tard, ils devraient se libérer l'un de l'autre... retourner à la vie.

Quelque temps avant, lors d'un salon bio, Jean avait rencontré ce grand monsieur grisonnant portant fièrement ses bacchantes en carte de visite. Chose rare, ce dernier lui avait *parlé avec son cœur*. Il aurait été fleuriste qu'il lui aurait acheté des fleurs. Il était *géobiologue*. La discipline qu'il pratiquait, nouvellement inventée, adaptation New-Age du *Feng-shui*, science millénaire, prétendait sauver Jean de son quotidien insipide :

*Pour lui, mon lieu d'habitation devait porter les stigmates de mon mal-être, c'était évident ! Bien sûr, il connaissait les remèdes secrets à appliquer, moyennant une somme totalement extravagante pour sa prestation. Somme que je me laissai volontiers convaincre de lui donner. Le plus important pour moi c'est que j'avais quelqu'un à qui parler. Dans les grandes lignes, il semblait comprendre ce que je vivais.*

Tout naturellement, il était venu à la maison, qui était encore loin d'être parfaitement finie, pour inspecter les prises de courant toutes neuves, le positionnement du bâtiment, les courants telluriques, la présence d'eau sous la maison, le site en général et en particulier. Ils s'étaient revus, une fois ou deux. Ce qui fascinait Jean résidait moins dans le capharnaüm *scientifico-ésotérico-mystique* que cet homme prétendait posséder, qu'en cette clarté qui émanait véritablement de lui :

*À chaque visite, je ressentais cet homme aérien, coutumier d'un secret d'opaline, m'arracher méthodiquement quelques écailles de peaux mortes de mon existence desséchée. En sa présence, j'entrevois la lumière.*

Le contact, il le comprendrait plus tard, concernait une partie de leur être dont Jean n'avait pas pleinement conscience, une partie dans l'ombre

qui ne fuyait pas la lumière, mais qui ne la reflétait pas non plus. Ce n'est pas la lumière extérieure qui éclaire le chemin que Jean percevait, mais la lumière d'un feu intérieur qu'il commençait à entrevoir. Les dragons étaient à l'œuvre pour secourir l'un des leurs. Dans la culture chinoise, les maîtres de *Feng-shui* étaient jadis ainsi nommés : *les conducteurs de Dragons*. Cet expert connaissait la lecture des signes, il savait interpréter les mouvements subtils du destin et intervenir sur leurs causes ou à défaut, il savait minimiser leurs effets. C'était un passeur entre les mondes. Il communiquait avec l'invisible. Il savait se faire aider par les dragons pour accomplir son œuvre. Il avait leur respect parce qu'il était puissant, mais surtout parce qu'il était humble et respectueux. Il était au service. Le Maître de *Feng-shui* était jadis le conseiller des empereurs pour construire leurs palais, pour leurs déplacements, pour l'implantation des capitales, pour leurs choix stratégiques. Jean était de cette trempe-là, il était bien loin de s'en douter. L'homme, qu'il avait fait rentrer dans sa maison, l'avait reconnu au premier regard :

*Cet homme avait vécu ce que j'avais vécu et ce que j'allais vivre. Il l'avait vu bien avant moi. Il savait lire et faire ce que je n'imaginai même pas encore. Ceci nous dépassait l'un et l'autre. Le fait est que quelqu'un, lui ou autre chose, agissait dans l'ombre sur ma destinée et cela m'était aussi agréable qu'une carie dentaire un jour de Bar-mitsva.*

Le dragon cherchait des solutions pour son dragonnier. Jean devait apprendre à le guider et devenir à son tour un maître *conducteur de dragon*. Il devait commencer à pratiquer en conscience *le chemin de moindre résistance* et accepter de laisser sortir son dragon :

*La soirée où le clash s'est produit a dévoré entièrement la nuit. Nous avons essayé, ma femme et moi, de comprendre, de trouver du sens à une histoire qui n'en avait plus. Nous avons beaucoup pleuré, parlé et pleuré encore et crié, et nous nous sommes rapprochés. Puis enfin, nous avons fini par comprendre, à force de s'aiguiser l'un l'autre, que c'était terminé.*

L'esclave que Jean était redevenu pouvait avoir peur de déployer l'immense espace de liberté qui lui était offert. Il savait cependant, au fond de lui, le cadeau que la vie lui faisait. Il la remerciait pour cela, mais tout n'était pas clair pour lui. Ce qui était clair, c'est qu'il savait que la perte de son sérail conjugal allait le déchirer.

*Les effluves de son corps sculpté dans l'ébène de la jeunesse honoraient le savon qu'elle avait dû préparer avec les autres femmes d'ici. Ma révolte s'apaisa pour laisser place à sa beauté et aux sourires complices.*

La jeune femme repartie, le sorcier sortit d'un coffre en bois sculpté un masque de loup noir avec lui aussi, un sourire : rouge et blanc, prêt à dévorer les démons. Il le posa avec une certaine méthode devant lui, ainsi que quelques objets rituels en ossements.

Jean imaginait assez bien son père, préparer lui aussi ses ustensiles de chirurgien dans des décors similaires, avant une opération en campagne où le pronostic est réservé.

Parmi les fourrures, dans le coffre, une main humaine décharnée, des graines, des pierres et des plumes, et d'autres choses encore dont le sorcier n'avait pas besoin cette fois-ci. Le masque ne ressemblait pas aux autres que Jean avait pu voir chez ses parents, était-il d'un autre continent que l'Afrique ? Jean l'imaginait assez bien venir des plaines d'Asie Centrale. Un masque de nomade ou de *conducteur de dragons* ? Il proposait un espace sacré. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne venait pas d'ici. Ce loup avait voyagé. Maintenant, il était au Congo, réclamant un visage.

« Que connais-tu de ce pays ?

— Ce que j'en ai appris de ceux qui l'ont colonisé. J'ai un peu regardé internet. Pas beaucoup de choses en fait.

— Que sais-tu de ta naissance ?

— Rien, ou presque rien, ma mère est morte.

— Ta mère a souffert. »

Voulait-il lui faire du mal ou simplement le confronter à la vérité ?

« Vous l'avez bien connue ?

— Non. Elle est venue ici pour accoucher dans une grande frayeur de te perdre. Elle est morte. Elle t'a donné la vie. »

Il parlait d'elle comme d'une formalité accomplie. Combien en avait-il vu mourir devant lui ? Combien de charniers ? *Elle avait peur de le perdre ! Elle l'avait aimé.* Cela, Jean avait besoin de l'entendre.

« Nous t'avons élevé comme notre enfant.

— Puis-je vous demander pourquoi vous m'avez abandonné à l'époque ? »

L'agressivité œdipienne de Jean n'avait pas encore pris le temps de lui en vouloir, que Shams lui répondait déjà :

« Je voulais te garder comme mon fils. Les signes m'ont conseillé de te confier à tes parents actuels. C'est ce que j'ai fait. Comprends que j'ai fait ce que je devais. Ce n'était pas ce que j'avais décidé pour toi. »

*Les signes... lui, au moins, il les écoutait. Moi, je m'y efforçais encore. Il avait accepté de perdre son fils unique simplement parce qu'il l'avait lu dans les signes. Je me pensais incapable d'une telle chose. Aurai-je un jour sa foi ?*

La transformation de Jean, c'était une évidence, n'était pas achevée.

« Sais-tu qui tu es ? »

Le regard du sorcier scrutait le fond de son être et des lambeaux de pouvoir commençaient à se dévoiler. Le dragon veillait. Jean le laissait peu à peu se révéler à sa conscience.

« Bien sûr que non. Quelle question... J'avais six mois quand je suis parti vers la France. Vous le savez bien !

— Est-ce que tu sais ce qu'on appelle ici, un enfant-sorcier ? »

De l'autre côté du mur de terre banchée, les visages se turent. Le silence frileux redoutait une réponse taboue.

*Ils devaient tous me prendre pour un de ses futurs apprentis ou un de ces enfants victimes de cette ségrégation grotesque.*

« Non, j'ai lu quelques trucs là-dessus, j'assimile cela à des superstitions dont a besoin un peuple parti à la dérive, en manque de structures sociales et qui a manifestement un problème avec l'avenir, pour torturer ou tuer, ses enfants. Je ne sais pas trop quoi en dire. Sinon que cela me peine qu'un humain puisse faire de telles choses à un autre. »

La vie reprit son brouhaha paisible d'une ruche de centre-ville.

« Raconte-moi ce que tu n'as pu dire, à personne, raconte-moi les histoires qui leur font trop peur et que tu gardes pour toi. Quelques mots, quelques phrases, une idée, des souvenirs... Nous allons tenter de leur donner un sens pour toi. »

Jean voulait bien, mais par où commencer ?

Voyant qu'il ne disait rien, empêtré dans ses imbroglios, Shams enchaîna :

« Raconte-moi un de tes rêves pour commencer. »

Jean comprit qu'il souhaitait l'entendre lui parler, le sujet importait peu. Il lui fallait de la matière pour communiquer avec celui que Jean allait devenir, assez éloigné de celui qu'il croyait encore être. Dans l'avion, pendant le trajet, il s'était assoupi, il se rappelait du rêve :

« Je suis dans une rue avec des cabanes en bois, et de chaque côté de la rue, il y a des terrasses de bois avec des étals de marchands. Devant moi, il y a le vide, un trou qui ressemble à une piscine creusée. Je monte sur l'estrade de droite, près des marchands. Une petite fille me saisit la main. Je tombe dans la piscine avec elle. Il y a de l'eau. Nous nageons pendant qu'elle devient une ravissante jeune femme. Elle est nue. Elle a un poisson dans les bras. Les bords de la piscine deviennent hauts, très hauts. Je vois que je ne peux plus sortir. Une échelle brûlante est là, mais je monte seul. Le poisson doit rester dans l'eau qui devient boueuse et la jeune femme reste avec lui ; c'est une sirène, je crois. En haut de la piscine, je me blesse le pied sur des pierres précieuses. Je saigne. Je me réveille. Voilà ce rêve que je viens de faire dans l'avion, avant de venir.

— Les pierres, veux-tu me les décrire ?

— Oui, du diamant, un rubis, des émeraudes et des pierres dont je ne connais pas le nom, des bleues et des violettes, il y a du jade et des noires brillantes, polies comme des miroirs. Ce sont des pierres précieuses pour la plupart.

— Tu as vécu plusieurs initiations, je le vois dans ton rêve. Tu as vécu l'impermanence de la forme, c'est ce que disent les cabanes en bois. Tu as décidé, après ton premier éveil, de vivre une vie de couple. Tu as eu un enfant, le poisson dans le rêve. Cet enfant appartient au monde de ta femme, le monde de l'illusion, l'eau de la piscine. Il est à l'aise dans ce monde, mais tu es son père. Il ne peut pas te suivre à l'échelle qui correspond à ta capacité à voyager dans les différents mondes du rêve pour le moment, il doit se transformer d'abord, mais il souhaite que tu ne l'abandonnes pas dans l'eau. Il reste pour protéger sa mère, mais il t'a choisi pour être son père. C'est un Esprit qui a connu le premier éveil pour faire preuve d'une telle compassion. Mais il est attaché aux sentiments et il a besoin de toi pour connaître le deuxième éveil et continuer son chemin. C'est pour cela qu'il t'a choisi comme père. Tu comptes pour lui, au-delà de la forme que tu as dans cette vie, il suit ton parcours depuis longtemps, vos chemins se sont déjà croisés.

Je vois que tu as déjà rencontré un Nganga dans le passé. Il t'a aidé à sortir de ce piège d'oubli où tu es tombé. Tu as pensé que tu pouvais vivre la vie de tout le monde. Une vie de ceux qui ne savent pas. Alors tu t'es perdu en chemin parce que ce n'est pas ta destinée. Le Nganga t'a donné accès à cette échelle brûlante pour que tu sortes de l'eau et que tu puisses recommencer à voyager à travers les mondes. Que sais-tu des dragons ?

— Roland, il dort, mais il ne va pas se réveiller comme son papa et sa maman l'ont connu. Il va changer d'apparence. Peut-être qu'il sera un autre petit garçon bientôt ou peut-être une petite fille, ou un arbre, ou une fleur, ou autre chose. C'est un peu lui qui choisira.

— Dis Papa, c'est comment quand on est mort ?

— Quand quelqu'un meurt, il reste quelque temps autour de son corps et de ceux qu'il aime pour leur dire au revoir, et après, ce qui fait qu'il est unique retourne dans le vent pour jouer avec les oiseaux, les feuilles des arbres et les papillons, les cerfs-volants et avec plein d'autres choses. Et un jour, s'il le souhaite, il revient en petit garçon ou en autre chose, comme il veut, pour continuer à jouer et à apprendre avec les autres.

Tu sais, mon chéri, tu as ce corps aujourd'hui, et nous t'aimons très fort parce que nous sommes ton papa et ta maman et nous sommes très-très-heureux que tu sois là, avec nous. Mais avant de venir vivre dans ce corps, avec nous, tu étais certainement bien autre chose. Mais tu ne t'en rappelles peut-être pas. »

Ce papa semblait savoir de quoi il parlait et ses paroles, lourdes de sens pour cet enfant, venaient d'enfoncer un verrou, celui de la chambre de l'oubli qui ouvrait sur un autre monde. La porte allait s'entrouvrir... un temps, celui de l'innocence préservée.

Léonard avait déjà entendu son papa parler avec les gens qui venaient le voir exprès. Et il y avait ces soirées spéciales, dans la grande salle, où Antoine son demi-frère allait, mais où lui, n'avait encore pas le droit de rentrer. Son papa, il savait plein de choses. Il l'avait entendu parler de phénomènes que les gens ne voyaient pas et que lui voyait. Il leur parlait quelquefois d'autres vies qu'ils avaient vécues, où ils étaient d'autres personnes convergeant vers celui ou celle qu'ils étaient aujourd'hui. Ça, il le comprenait mieux depuis l'explication qui venait d'avoir lieu : c'est la partie unique qu'ils avaient, que son papa aidait. Et même si ce papa voulait lui voler les "nésés de sa maman", quand il disait qu'il était grand maintenant, il écoutait attentivement ce qu'il disait.

Puis vint le jour où, assis dans le siège pour enfant de la jolie voiture noire de maman qui roulait vers la maison de la vieille tante qui puait et qui piquait, Léonard reconnut ce vieillard qui allait faire son jardin, le long de ce mur de pierres sèches qui avait rencontré trop d'hivers, coiffé d'une perruque de joubarbes en fleurs.

« Je le connais, j'ai été à l'école avec lui ! »